



Fiche rédigée par Pauline Le Gall, journaliste culturelle

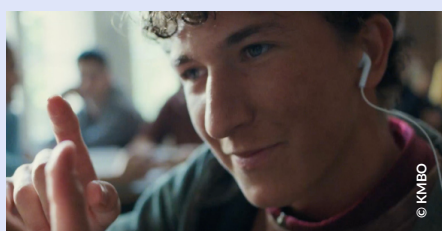
Le Garçon qui faisait danser les collines

11⁺ 1h39
VOSTF

Comédie dramatique, romance | Macédoine du Nord, République Tchèque, Serbie, Croatie | 2025

Le point de vue

La première fois que l'on voit Ahmet, le personnage principal du *Garçon qui faisait danser les collines*, il est filmé au ralenti, en plan rapproché. Il porte un écouteur filaire sur l'oreille gauche et son visage affiche un large sourire. Un plan américain, légèrement plus large, permet de comprendre qu'il est dans une salle de classe et qu'il danse avec l'ami avec qui il partage sa musique. En faisant un mouvement



brusque, ce dernier arrache l'écouteur, qui tombe aux pieds d'Ahmet.

Fiche technique

↓
Réalisation et scénario : Georgi M. Unkovski

Interprétation : Arif Jakup, Agush Agushev, Dora Akan Zlatanova, Aksel Mehmet, Selpin Kerim, Atila Klinec

Photographie : Naum Doksevski

Montage : Michal Reich

Musique : Alen Sinkauz, Nenad Sinkauz

Production : Cinema Futura, Sektor Film, Alter Vision, Backroom Production, 365 Films, Analog Vision, Film House Bas Celik

Distribution : KMBO

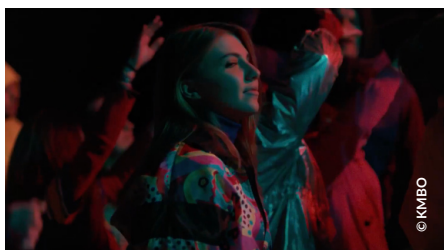


Georgi M. Unkovski

Georgi M. Unkovski est un scénariste et réalisateur macédonien primé, dont les œuvres ont été présentées dans plus de 200 festivals internationaux, ainsi que sur HBO et MTV. Son court-métrage *Sticker* (2020) a remporté une cinquantaine de prix. *Le Garçon qui faisait danser les collines* est son premier long-métrage.

Dès lors, tout la mise en scène s'en voit bouleversée : le plan est désormais large et fixe, la musique est étouffée et la vitesse est de retour à la normale. La magie est brisée. Ce qui est confirmé par l'irruption dans la salle de classe du directeur de l'école qui demande à Ahmet de le suivre. Il lui apprend que son père a besoin de lui. Plus d'école pour le jeune garçon : il devra désormais aider le patriarche à gérer son petit troupeau de brebis.

La musique est un personnage à part entière dans ce premier long métrage de Georgi M. Unkovski. Elle lie Ahmet à ses proches : à son petit frère, avec qui il en écoute en secret ; à Aya, jeune amatrice de danse dont il tombe amoureux ; et surtout à sa mère décédée qui lui a transmis cette passion. C'est aussi un point de friction : les pères (d'Ahmet, d'Aya) interdisent ou limitent la musique et la danse au sein de leur foyer. Le son du film, souvent intradiégétique (la musique que l'on entend correspond à ce que les personnages écoutent), est travaillé de manière à associer la musique au monde intérieur d'Ahmet. L'irruption d'une chanson entraîne une cassure stylistique et rythmique franche. L'image est ralentie, le garçon est filmé en plan rapproché, les couleurs sont chaudes.



Cette bascule d'un monde à l'autre fait penser aux procédés utilisés traditionnellement par la comédie musicale. Ahmet semble s'évader dans son monde intérieur dès qu'il traverse un événement chargé émotionnellement : sa rencontre avec Aya, sa première fête...



La musique est aussi un vecteur d'émancipation. Son père, comme le père d'Aya, tentent de l'empêcher de donner libre cours à sa passion. Pourtant, Ahmet transgresse cet interdit, non seulement pour protéger ses proches mais aussi pour affirmer ses goûts et sa personnalité. C'est la musique qui le porte quand il court à travers la forêt pour accompagner son petit frère chez le guérisseur. *Le Garçon qui faisait danser les collines* est un récit d'apprentissage ancré dans la minorité ethnique turque des Yuruk, installée au Nord de la Macédoine. Les turcophones représentent environ 4 % de la population de ce pays d'Europe du Sud en proie à l'exode rural. Georgi M. Unkovski donne à voir les paysages de cette région en multipliant les plans contemplatifs sur les montagnes et les forêts de la région. Il aborde aussi le conflit générationnel qui s'y joue, entre les plus anciens et leurs coutumes (les mariages arrangés, les punitions archaïques, le festival folklorique, les visites au guérisseur, les croyances dans les malédictions) et les plus jeunes et leur désir de modernité (l'usage des téléphones, des réseaux sociaux, les rave-party...). Le film souligne aussi que la communauté Yuruk est musulmane : l'appel à la prière rythme les journées des protagonistes.

L'humour est une composante centrale du *Garçon qui faisait danser les collines*. Georgi M. Unkovski s'appuie notamment sur la comédie *slapstick* (tradition américaine basée sur le burlesque et l'humour physique) quand il filme les efforts démesurés d'Ahmet pour rassembler ses brebis en pleine rave-party. Mais il utilise aussi le comique de répétition en s'amusant de l'Imam qui voit soudainement la modernité s'inviter au sein de sa mosquée.

Ce dernier a du mal à s'habituer au fait que l'appel à la prière est désormais diffusé par des enceintes reliées à son ordinateur. Tout au long du film, des bruits

parasites (par exemple le son de l'ordinateur qui démarre ou s'éteint) perturbent le récit et créent un effet de décalage comique. Le tout accentué par son exclamation mi-émervillée mi-désolée : "technologie !". Une manière pour le réalisateur de s'amuser, une nouvelle fois, du fossé générationnel qui travaille cette région.

Le film s'attaque aussi à des sujets de société difficiles comme les mariages arrangés. Le personnage d'Aya refuse de se soumettre à cette tradition patriarcale archaïque. Elle est présentée comme un personnage rebelle, avec sa mère qui s'échappe en permanence de son foulard. Ses danses modernes tranchent avec ces réunions de famille dans lesquelles son futur mari et son père parlent d'elle à la troisième personne, comme si elle n'existait pas.

Dans ces séquences, Aya est filmée en gros plan : le réalisateur lui rend cette individualité que les hommes lui refusent. Le film porte un véritable message féministe. Là où l'on aurait pu penser qu'Ahmet l'aiderait à se libérer de son futur mari pour pouvoir la posséder à son tour, il choisit plutôt de se mettre en danger pour assurer sa libération. Il accepte que son émancipation passe par leur séparation. Dans l'une des scènes finales, on voit le bus dans lequel s'enfuit Aya s'éloigner dans ces montagnes qui nous sont devenues familières. Elle quitte le monde d'Ahmet.

Sans céder à l'idéalisme, *Le Garçon qui faisait danser les collines* se termine par une ode à la différence et à la communauté. Le deuil de la mère, qui a séparé le père d'Ahmet de ses fils, les rapproche enfin. Le petit frère, qui ne parlait plus suite à ce traumatisme, retrouve momentanément ou durablement sa voix. Et Ahmet part s'occuper de ses brebis avec l'enceinte que son père lui a offerte. Il réconcilie ainsi ses deux identités : celle de DJ Ahmet, comme l'appelle Aya, et celle du berger qui veille sur son troupeau.



Pistes pédagogiques



Le chœur des femmes

Le film s'ouvre et se ferme sur un plan large montrant un groupe de femmes anonymes, assises sous un arbre, rappelant les chœurs dans les tragédies antiques. Ces narratrices commentent les actions des protagonistes et donnent une voix à la mère disparue en évoquant ce qu'elle aurait aimé ou aurait approuvé parmi les actions d'Ahmet. Le choix de faire intervenir ces femmes est particulièrement intéressant dans ce film qui présente une société macédonienne gérée par les hommes. Le chœur — qui lie protagonistes et spectateurs — participe aussi à brouiller les pistes entre réalité et fiction. L'histoire d'Ahmet n'est-elle qu'une histoire que ces femmes sont en train de se raconter ?

La brebis rose

La brebis rose, perdue par Ahmet au moment de la rave party, intervient à deux moments clés du film. Lors de son premier retour à la ferme après sa disparition le jeune garçon essaie de la laver puis, quand il voit qu'il n'arrive pas à effacer le rose de sa toison, il décide de la troquer au marché pour une chaîne hi-fi. Elle réapparaît à la fin du long métrage : Georgi M. Unkovski filme Ahmet et son frère en plan large, dans leurs montagnes. La brebis arrive de la gauche du cadre et elle se mêle au troupeau, comme si de rien n'était. Cette fois-ci, Ahmet l'accepte et n'essaie pas de la nettoyer ou de la faire partir.

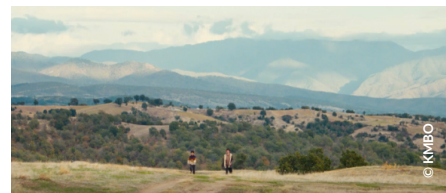


Il ne craint plus son père. L'animal suit la même évolution que le garçon : d'abord rejeté, puis accepté malgré ou grâce à ses différences. La brebis rose rappelle le motif du "mouton noir", qui désigne une personne mise de côté dans sa famille ou sa communauté. À la fin du film, Ahmet est accepté par sa famille et son père lui offre une enceinte en signe de paix. Ahmet est cette brebis rose qui, malgré ses différences, peut rejoindre le troupeau, tout en n'effaçant pas sa singularité.

Ahmet dans son environnement

Le réalisateur utilise, tout au long du film, une alternance entre des plans d'ensembles, des plans moyens, et des gros plans sur Ahmet. De nombreux plans fixes montrent Ahmet évoluant dans les montagnes, seul sur son tracteur, avec ses brebis et parfois son petit frère.

Dans ces séquences, il a l'air perdu dans cette immensité, seul être humain au milieu de la nature. Comme nous l'apprenons



dès le début de l'histoire, Ahmet a été déscolarisé par son père. Il est donc coupé des jeunes de son âge et se retrouve seul à devoir gérer des tâches physiques exigeantes et des responsabilités qui le dépassent.

À l'inverse, quand il écoute de la musique, Georgi M. Unkovski le filme en plan serré ou en gros plan, insistant sur son sourire, ses yeux qui s'illuminent. La musique l'aide à retrouver son individualité, à être pleinement lui-même. Au fil des scènes, il partage cette passion et danse avec des inconnus dans la rave-party, avec son frère puis avec Aya.

Le plan final du film, dans lequel il retrouve la brebis rose, est assez symbolique : une vue plongeante le montre avec son troupeau et son frère. Il écoute une musique qu'il partage avec toute la vallée. Comme s'il s'était enfin harmonisé avec ces paysages.

